

James Dean

par Jean-Philippe Guerand

inédit



 folio
biographies

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

James Dean

par

Jean-Philippe Guerand

Gallimard

Crédits photographiques

1. Corbis. 2, 3, 4, 8, 10, 15 : Kobal Collection. 5, 11, 12, 13, 14 : Dennis Stock / Magnum. 6, 7, 9 : Rue des Archives. 16 : Cat's / Corbis.

© *Éditions Gallimard, 2005.*

Journaliste de cinéma, Jean-Philippe Guérand a été membre de la rédaction de *Première*, *Jardin des Modes*, *Le Film français* et *Télé-Ciné-Obs*, et responsable des rubriques cinéma et vidéo-DVD à *Epok*. Il a publié *Woody Allen* (Payot, 1989) et *Cyril Collard, la passion* (en collaboration avec M. Moriconi), aux éditions Ramsay (1993). Chroniqueur gastronomique, entre 1993 et 1997, pour *Le Petit Guide Lebey* et *Le Guide des restaurants*, il a récemment collaboré à *La mort et l'immortalité*, encyclopédie publiée aux éditions Bayard.

À Marion, Simon et Charles

auxquels James Dean a enlevé leur papa pendant six mois, mais qui leur a permis de le retrouver presque tous les jours au retour de l'école.

À Loulou

qui a été patiente, confiante, encourageante et stimulante, lorsqu'un doute insidieux s'installait...

Un esprit sain dans un corps sain

Les grandes personnes ne comprennent jamais rien toutes seules, et c'est fatigant, pour les enfants, de toujours et toujours leur donner des explications.

Le Petit Prince,
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

C'est le 10 février 1831, presque un siècle jour pour jour avant la naissance de James Dean, que le comté de Grant hérite du nom de Samuel et Moses Grant, deux héros de la guerre d'Indépendance originaires du Kentucky, tombés sous les flèches indiennes en 1789. Une dizaine d'années plus tôt, la petite ville de Marion, qui n'était pas encore devenue chef-lieu, héritait pour sa part du patronyme glorieux de Francis Marion, un général de la Révolution américaine. La bourgade a poussé sur un territoire de vingt-quatre hectares offert par deux généreux donateurs sur la rive gauche du fleuve Mississinewa que les Indiens Miami, en provenance du sud du lac Michigan, ont baptisé ainsi pour célébrer ses « eaux riantes ». Dix-neuf ans plus tôt, une terrible bataille s'est pourtant déroulée onze kilomètres en aval, qui a opposé les

troupes américaines à des tribus établies là depuis des lustres. La blessure a mis longtemps à cicatriser mais les pionniers venus en nombre peupler Marion vivent désormais en parfaite harmonie avec leurs voisins, regroupés dans l'une des dernières réserves du pays.

UNE UNION SUR FOND DE GRANDE DÉPRESSION

D'origine indienne par sa grand-mère maternelle, Mildred Marie Wilson a souvent entendu raconter cette histoire imprimée dans sa chair et surtout dans son sang mêlé. Cette fille brune, petite mais boulotte, aux pommettes hautes, aux yeux enfoncés et au sourire mélancolique, voit le jour le 15 septembre 1910 dans une famille de fermiers méthodistes très modeste qui décide, peu de temps après sa naissance, d'émigrer vers un eldorado éloigné de huit kilomètres et connu sous le nom évocateur de Gas City. Il s'agit d'une ville-champignon de quelques milliers d'âmes qui a perdu son appellation initiale de Harrisburg en 1887, à la faveur de la découverte d'un gisement de gaz naturel miraculeux dont des promoteurs un peu trop optimistes ont décrété qu'il assurerait à jamais la fortune de la bourgade... avant de se tarir prématurément à la veille de la Première Guerre mondiale.

Ainsi que beaucoup de jeunes filles de sa géné-

ration et de son milieu, Mildred se voit contrainte d'abandonner tôt ses études afin d'apporter sa contribution à la vie de la maisonnée. Tout en travaillant comme serveuse et comme ouvrière en usine, elle ressent un besoin irrépissible de rêver pour échapper à la grisaille d'une existence déjà tracée. Pendant que les autres se réunissent autour de la TSF afin d'écouter les programmes radio-phoniques, elle se passionne pour la littérature, avec une nette prédilection pour la poésie anglaise, et va au cinéma trois soirs par semaine.

En janvier 1929, Mildred perd sa mère, Minnie, emportée par un cancer à l'âge de quarante-six ans ; le 25 décembre suivant, elle apprend de la bouche de son père, John, qu'il a décidé de se remarier avec une veuve. Entre-temps, le 24 octobre, le Jeudi noir de Wall Street entraîne une crise économique sans précédent qui provoque faillites et misère en jetant des centaines de milliers de personnes sur les routes. Au plus fort de la Grande Dépression, un Américain sur quatre pointe au chômage. C'est ainsi qu'en mars de l'année suivante, Mildred, à dix-neuf ans, quitte le foyer familial et retourne s'installer à Marion où elle est engagée comme employée de bureau grâce à la Commission d'aide aux chômeurs qu'a instituée l'Assemblée générale de l'Indiana en faveur des femmes célibataires, au lendemain de la crise de 1929.

Un jour d'avril, dans un parc, alors qu'elle est en train de lire tranquillement sur un banc à l'ombre d'un marronnier, Mildred est abordée par un jeune inconnu du nom de Winton R. Dean. Ce blond aux

yeux bleus né le 17 janvier 1907 à Fairmount est le fils d'un vétéran de la Première Guerre mondiale et d'une infirmière bénévole de l'hôpital de Marion. Il confectionne toutes sortes de moulages au sein du laboratoire dentaire du dispensaire médical du Bureau des Anciens Combattants de cette petite ville située à soixante-dix kilomètres au nord d'Indianapolis. Mécanicien-dentiste intelligent et tranquille, mais peu ambitieux et dénué d'humour, il a tout de même déposé le brevet d'une prothèse à l'Académie des sciences de l'État. Séduite par la haute stature de ce jeune homme plutôt réservé qui semble lui promettre un avenir rassurant, Mildred se rend compte qu'elle est enceinte de lui sans avoir eu le temps de se demander si elle en est vraiment tombée amoureuse.

LORSQUE L'ENFANT PARAÎT

Le bébé joufflu de 4,350 kg auquel elle donne naissance le dimanche 8 février 1931 à deux heures huit du matin, à son domicile de Green Gables Apartments, un ensemble résidentiel de Marion sis 320 Quatrième Rue Est, à l'intersection de McClure Street, a été conçu en dehors des liens sacrés du mariage. En effet, sa maman n'a convolé en justes noces avec son compagnon que le 26 juillet 1930, alors qu'elle était enceinte de trois mois. Afin d'évi-

ter le qu'en-dira-t-on, le couple falsifie d'une année son certificat de mariage.

Le petit garçon hérite des prénoms de deux collègues de son père : James Emmick et Byron Feist. Dans le cas de ce dernier, la référence involontaire au poète britannique Lord Byron n'est pas pour déplaire à Mildred qui y voit un hommage aux romantiques. Une façon comme une autre d'inciter les muses à se pencher sur le berceau du nouveau-né. D'autant plus que son gynécologue l'a avertie que toute grossesse ultérieure pourrait se révéler fatale pour sa santé. Dès lors, Mildred élève son fils avec l'idée de faire de lui l'artiste qu'elle n'a jamais pu devenir. Rien n'est trop beau pour le petit Jimmy qu'elle inscrit dès l'âge de trois ans au cours de claquettes du College of Dance and Theatrical Arts de Marion où sa cousine germaine Joan Winslow, de quatre ans son aînée, apprend quant à elle les rudiments de la valse... chaussée de sabots de bois. Les deux enfants ont même l'occasion de se produire sur scène sous la houlette de leur professeur, Zina Glady Pitsor, qui s'extasie sur « le sourire éclatant et le jeu de jambes¹ » du petit garçon.

Pendant les cinq premières années de la vie de James, la famille Dean déménage cinq fois. Le 5 juillet 1933, elle s'installe à Fairmount, où vit la famille de Winton. Deux ans plus tard, celui-ci obtient sa mutation à l'hôpital Sawtelle de Santa Monica, en tant que pupille de la nation, chape-

1. *James Dean : The Biography*, Val Holley, St Martin's Griffin, 1995.

ronné par l'influent Bureau des Anciens Combattants, ce qui implique théoriquement une nette amélioration du train de vie familial. Le 7 juin 1935, James et ses parents émigrent donc vers la Californie. Mais ils déchantent assez vite : une fois acquittés le loyer de leur bungalow meublé de cinq pièces et les mensualités de leur voiture, une Packard 32, ils ont toujours autant de mal à joindre les deux bouts et Mildred doit reprendre un emploi de femme de ménage à mi-temps à l'hôpital local. Winton est régulièrement absent et accomplit de nombreuses heures supplémentaires afin d'arrondir ses fins de mois. James dira d'ailleurs de lui plus tard qu'il était particulièrement doué de ses mains. Le soir, il arrive fréquemment à ce père de famille tranquille d'aller boire ou jouer aux cartes avec ses copains. Il parie aussi sur les courses hippiques de temps à autre, mais on ne lui connaît pas d'autre vice caché.

MÈRE ET FILS

Mildred, qui possède quelques notions de piano, consent à des sacrifices pour que son petit garçon puisse suivre des cours de violon, un instrument coûteux qu'elle avait toujours rêvé de posséder enfant. Elle se plaît à déclamer des poèmes ou à poser des devinettes à son fils unique, auquel elle a enseigné toute seule à lire et à écrire. Néanmoins,

au cours de l'été 1937, James est admis à l'école primaire de Brentwood. Étonnamment douée pour les imitations, Mildred invente régulièrement à l'intention de son fils et ses petits camarades des spectacles de marionnettes dans le jardin à l'aide du théâtre en trompe l'œil et des poupées de chiffon qu'ils ont confectionnés ensemble. L'une d'entre elles est baptisée Calamity Jane, du nom de l'héroïne du premier film que James a vu avec Mildred : *Une aventure de Buffalo Bill*, un western de Cecil B. de Mille dans lequel l'héroïque Wild Bill Hicock est campé par Gary Cooper. Cette complicité de tous les instants instaure un rapport fusionnel entre la mère et le fils. Elle l'emmène souvent dans les salles obscures où il leur arrive même de découvrir des films européens, ce qui témoigne d'une ouverture d'esprit peu banale pour l'époque, surtout en plein cœur de l'Amérique profonde. Un après-midi, elle accepte l'invitation d'un voisin en quête d'une aventure et le rejoint au cinéma... en compagnie de James, sans avoir réalisé les véritables intentions de ce séducteur.

Malgré plusieurs déménagements, Mildred ne se plaît décidément pas en Californie, tant l'hiver et l'été s'y confondent dans une douceur artificielle qui ignore les variations climatiques auxquelles l'a habituée sa vie dans l'Indiana. Elle souffre du mal du pays et envoie toutes les semaines des photos de James à ses beaux-parents et à ses sœurs en leur donnant des nouvelles. Début 1938, physiquement épuisée par une tâche harassante, elle quitte son emploi pour se consacrer exclusivement à l'éduca-

tion de son fils qui se révèle alors d'une nature chétive, souffre fréquemment de saignements de nez et voit son épiderme se couvrir régulièrement de rougeurs suspectes. Bien que les médecins se révèlent impuissants à diagnostiquer l'affection véritable dont il est atteint, il semble que les hématomes inquiétants dont est couvert le petit James soient le fait de violentes crises de saturnisme et non la marque de violences familiales. Mildred insiste pour que les murs de tous les logements dans lesquels la famille emménage successivement resplendissent de couleurs vives. Or, à l'époque, la peinture contient du plomb, métal dont on ignore encore les effets néfastes sur l'organisme.

À BOUT DE SOUFFLE

Une fatigue inexplicable la terrassant en permanence, Mildred passe désormais le plus clair de ses après-midi au lit à se reposer. Elle s'assoupit fréquemment pendant que James lui fait la lecture. Lorsqu'elle consulte son généraliste, celui-ci diagnostique un simple surmenage et lui prescrit donc une médication inadéquate. Inquiet de l'état d'affaiblissement général de sa patiente qui a beaucoup maigri en quelques mois, le médecin impose à Mildred une séance de rayons X et un examen approfondi. Afin de pouvoir assumer le coût de ces lourdes dépenses imprévues, Winton doit vendre sa

voiture, puis la plupart de ses meubles, mais aussi solliciter de son employeur une avance sur ses congés payés et recourir à un emprunt auprès de sa compagnie d'assurances. Las, le verdict est sans appel : Mildred est atteinte d'un cancer de l'utérus en phase terminale. On lui fait néanmoins subir un traitement au radium et une opération de la dernière chance qui ne font qu'accroître le surendettement déjà abyssal du couple. Un soir, le diagnostic tombe : il ne reste plus à Mildred que six à huit semaines à vivre... Au printemps 1940, désespéré, Winton, qui a remué ciel et terre pour sauver sa femme, décide de faire venir auprès d'eux sa mère, Emma Wooler Dean, afin qu'elle prenne soin de James qui est passé de l'école communale de Brentwood à celle de McKinley. Les deux sœurs de Mildred effectuent également le voyage pour lui rendre visite, contrairement à son père qui lui garde rancune d'avoir quitté le foyer familial.

Tous les soirs, Winton et James se rendent au chevet de la malade en empruntant les transports en commun, parcourant un trajet long et épuisant qui prend parfois des allures de chemin de croix. Mildred meurt finalement dans d'atroces souffrances à l'âge de vingt-neuf ans, le dimanche 14 juillet 1940, laissant seuls les deux hommes de sa vie. Winton est criblé de dettes, au point que ses modestes moyens ne lui permettent même pas de se rendre aux obsèques de son épouse, célébrées au Grant Memorial Park de Marion, aux frais de la seule famille de Mildred. Son fils Jimmy, neuf ans, rentre en train à Fairmount avec sa grand-mère

Emma, dans la voiture mitoyenne du wagon mortuaire. Sur le quai de la gare de Los Angeles, le 20 juillet, la séparation entre le père et son fils s'avère particulièrement glaciale : sa grand-mère racontera d'ailleurs qu'« au lieu de s'étreindre, ils se sont contentés de se serrer la main comme deux boxeurs avant un combat ».

RETOUR VERS L'INDIANA

Après cinq jours d'un voyage au cours duquel il n'a cessé de faire la navette entre son compartiment et celui où repose le cercueil de la défunte, le petit garçon conduit sa mère en terre dans le caveau familial où il insiste pour enfouir aussi le violon en bois des îles qu'elle lui a offert en septembre de l'année précédente. Mais il garde sur lui une boucle des cheveux noirs de Mildred que son père l'a autorisé à couper. De cette mise à l'épreuve cruelle qui se révélera fondatrice d'un nouveau James, plus secret et plus ombrageux, il confessera un jour :

Quand ma mère est morte, j'ai eu l'impression d'avoir été poussé du sommet d'une falaise. Je me suis retrouvé tout seul dans un espace vide, sans tomber, juste suspendu en l'air¹.

1. *Dizzy and Jimmy : My Life with James Dean, a Love Story*, Liz Sheridan, Regan Books, 2000.

Comme l'a décidé le conseil de famille réuni à la demande de son père, James se voit confié à la garde de la sœur aînée de Winton, Ortense, trente-neuf ans, et de son mari, Marcus, quarante ans, lointain descendant d'un couple d'immigrés arrivés à bord du mythique *Mayflower*. Ils vivent avec leur fille unique, Joan, âgée de treize ans, qui s'empresse de prêter son vélo à son cousin. La famille Winslow possède depuis 1904 une bâtisse blanche de quatorze pièces dominant une exploitation agricole de cent soixante-dix-huit hectares que leur aïeul Joseph a fait édifier en 1830 dans ce qui n'était alors qu'un faubourg du comté de Grant. Leur maison, qui fut la première de Fairmount, au nord de la ville, James la connaît bien pour y avoir déjà vécu quelques mois en compagnie de ses parents, au plus fort de la Grande Dépression.

Contrairement à la promesse solennelle qu'il lui avait faite en l'abandonnant aux bons soins de sa grand-mère sur le quai de la gare, Winton ne reviendra jamais à Fairmount rechercher son fils, même lorsque ses dettes seront apurées, se contentant de lui rendre visite une fois tous les semestres, comme pour accomplir son devoir minimum à l'égard d'un étranger dont le sépare désormais un fossé qui ne cessera de se creuser jusqu'à devenir un abîme d'incompréhension. Au fil du temps, James et son père auront de moins en moins de choses à se dire. Elia Kazan dressera d'ailleurs plus tard de Winton un portrait sans aménité : « Cet homme n'avait aucun signe particulier et ne pro-

duisait aucune impression. Il ne se distinguait en rien¹. »

Blessée dans son honneur par le désastre de Pearl Harbor, l'Amérique entre en guerre en mobilisant douze à treize millions d'individus, qui absorberont définitivement les huit millions de chômeurs encore dénombrés en 1940. Winton Dean se retrouve mobilisé dans le corps sanitaire de l'armée américaine. Définitivement séparé de son père, James continue à s'en vouloir de la mort de sa mère et répète inlassablement : « J'ai dû me comporter mal avec elle pour qu'elle m'abandonne. » En classe, il lui arrive d'éclater soudainement en sanglots. Sa mélancolie est telle que le médecin de la famille Winslow préconise de lui fournir des dérivatifs. Ortense lui offre un tambour sur lequel il se défoule, tandis que Marcus se plie en quatre pour rendre agréable l'existence de ce neveu qu'il considère désormais comme son fils. C'est ainsi qu'il installe à son intention des projecteurs pour lui permettre de patiner sur la glace de l'étang gelé, l'hiver à la tombée de la nuit. L'été, l'étendue d'eau fait une piscine fort acceptable où James et sa cousine s'entraînent avec leurs camarades de classe.

1. *Une vie*, Elia Kazan, Éditions Grasset, 1989.

*Composition Bussière
Impression Novoprint
à Barcelone, le 10 octobre 2005.
Dépôt légal : octobre 2005.*

ISBN 2-07-030666-6./Imprimé en Espagne.

134192



James Dean

Jean-Philippe Guérand

Cette édition électronique du livre
James Dean de Jean-Philippe Guérand
a été réalisée le 25 mars 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070306664 - Numéro d'édition : 134192).

Code Sodis : N55038 - ISBN : 9782072486722

Numéro d'édition : 250696.